

17

## L'IMMIGRATION SCANDINAVE SUR LE CONTINENT AU X<sup>E</sup> SIÈCLE : UN INVISIBLE ARCHÉOLOGIQUE ?

Vincent Carpentier

*in* Dominique Garcia *et al.*, *Archéologie des migrations*

La Découverte | « Recherches/INRAP »

2017 | pages 255 à 266

ISBN 9782707196507

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/archeologie-des-migrations--9782707196507-page-255.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Vincent Carpentier, « L'immigration scandinave sur le continent au X<sup>e</sup> siècle : un invisible archéologique ? », *in* Dominique Garcia *et al.*, *Archéologie des migrations*, La Découverte « Recherches/INRAP », 2017 (), p. 255-266.  
DOI 10.3917/dec.garci.2017.01.0255  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

## *L'immigration scandinave sur le continent au x<sup>e</sup> siècle : un invisible archéologique ?*

Vincent Carpentier\*

**L**es migrations scandinaves concluent le chapitre tourmenté des invasions germaniques. Elles prennent tout d'abord la forme de raids maritimes menés par des aventuriers en quête de butin, d'honneurs et aussi, pour certains, de nouveaux territoires. Les historiens s'accordent à en situer le déclenchement à la date du 8 juin 793 qui voit le sac de l'abbaye de Lindisfarne, sur la côte est de l'Angleterre. Dans un premier temps, ces raids sont menés en mer du Nord, en Manche et en Baltique. Les Vikings empruntent alors trois grandes routes. Les Norvégiens naviguent au nord-ouest vers les îles Shetland, le nord de l'Écosse puis l'Irlande, les Féroé, l'Islande et au-delà, le Groenland, l'île de Baffin, jusqu'à Terre-Neuve où ils débarquent cinq siècles avant Colomb. Les Danois sévissent en mer du Nord et sur les deux rives de la Manche, puis longent les côtes atlantiques jusqu'au détroit de Gibraltar et traversent la Méditerranée jusqu'à la mer Noire. Quant aux Suédois, les « Varègues », ils sillonnent la Baltique, fondent des comptoirs chez les Slaves jusqu'au nord-ouest de la Russie, puis remontent les fleuves

---

\* Inrap.

jusqu'à Kiev et Constantinople, pour enfin atteindre Bagdad et le débouché de la route de la soie.

### ***Migration ou colonisation ?***

Au cours de ces pérégrinations, des groupes de migrants scandinaves s'installent dans certaines contrées. Il s'agit dans un premier temps d'équipages vikings qui hivernent sur place afin de mener des raids profonds. Puis, passé le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, des familles de paysans quittent la Scandinavie pour s'établir en Russie, en Grande-Bretagne et sur le continent, notamment dans la basse vallée de la Seine, berceau de la « première Normandie ». Toutefois, si ces installations ont bien laissé des traces matérielles tant dans le monde britannique que dans les pays slaves, elles sont en revanche beaucoup moins documentées sur le continent où l'archéologie peine à en réunir les preuves, alors même que les sources textuelles ou la linguistique les attestent clairement. Ce paradoxe est particulièrement flagrant en Normandie où la forge identitaire a largement contribué, du romantique et wagnérien XIX<sup>e</sup> siècle au folklorisme régionaliste d'après guerre, à l'élaboration du « mythe viking » [Levesque, 1996]. Tenant d'un pangermanisme plus ou moins conscient ou assumé, ce mythe se fonde sur la thèse d'une colonisation scandinave massive à l'origine d'une civilisation à part, héritière du supposé « génie nordique ». Longtemps, ce postulat domine une historiographie largement tributaire des sources écrites franques ou scandinaves, celles-ci – annales, hagiographies ou chroniques monastiques – restant l'apanage de latinistes mal ou non formés à la critique historique, et celles-là – les sagas pour l'essentiel – relevant de genres littéraires postérieurs aux faits de plusieurs siècles. Les philologues ne sont pas en reste ; faisant leur la méthode des enquêtes chère à l'histoire quantitative, alors très en vogue à Caen où Pierre Chaunu vient de fonder le Centre de recherche d'histoire quantitative en 1964, ils élaborent une carte toponymique de la Normandie qui met en évidence des secteurs côtiers marqués par une densité élevée de toponymes hérités du norrois. Immédiatement, cette carte devient le pilier de la thèse colonisatrice, offrant ainsi à ses partisans, preuves à l'appui, une explication. Cette vision est alors incarnée par la figure aujourd'hui controversée du médiéviste Michel de Bouïard, très attaché dans ses travaux à démontrer l'originalité historique supposée de la

« civilisation normande » [Bauduin, 2012, p. 65]. Sans aucun doute tributaire du courant postcolonialisme qui voit le jour au sein des milieux intellectuels français dans les années 1950, cette posture doit peut-être aussi quelque chose au legs historiographique allemand de l'entre-deux-guerres [Olivier, 2013]. On sait cependant combien s'avère délicate la critique posthume des icônes savantes. À ce titre, il n'est peut-être pas sans objet de rappeler ici brièvement que le complexe Michel de Boüard fut déporté « NN » à Mauthausen pour fait de résistance aux côtés de membres du Parti communiste, auquel il adhéra d'ailleurs après guerre [Quellien, 2012 ; Fontaine, 2012]...

Quoi qu'il en soit de son arrière-plan idéologique, la thèse « normaniste » forgée dans l'après-guerre, en un temps où l'archéologie médiévale n'était au mieux qu'une « auxiliaire de l'histoire », a aujourd'hui vécu, battue en brèche par les historiens modernes du monde viking, toutes nationalités ou spécialités confondues. Il convient d'y voir la victoire d'un courant sur un autre, plutôt qu'un véritable virage intellectuel. En effet, toujours à Caen et ce dès la décennie 1940, le jeune et brillant Lucien Musset – esprit curieux et talentueux formé à des exercices aussi divers et pointus que l'histoire, la paléographie, l'archéologie, la linguistique et la runologie, qui bientôt signera plusieurs best-sellers universitaires dédiés aux invasions germaniques – s'oppose déjà catégoriquement au doyen de Boüard, en faisant appel notamment à la toponymie ainsi qu'à l'archéologie balbutiante du haut Moyen Âge [Musset, 1951 ; 1965]. À sa suite, les linguistes, d'abord britanniques puis plus récemment français, ont dépoussiéré leurs bases de données et mis à jour leurs questionnements en matière d'histoire du peuplement. En découle une forte baisse du nombre de fossiles linguistiques attribués au norrois sur le continent, ainsi qu'une révision drastique de leurs chronologie et interprétation [Fellows-Jensen, 1994 ; Ridel, 2009]. Quant aux archéologues, ils prennent part à ce renversement de méthode et de perspective à partir des années 1990, dynamisés par l'essor considérable des opérations d'archéologie préventive, la professionnalisation qui va de pair, et aussi par une évolution épistémologique propre à l'ensemble de l'archéologie médiévale européenne, en faveur d'un traitement plus qualitatif que quantitatif de ses sources [Gilchrist, 2009] et d'une redéfinition radicale de ses concepts et objets de recherche [Burnouf, 2009].

## *Ce que l'archéologie dit ou ne dit pas*

Le premier dossier relatif à l'archéologie des migrations scandinaves sur le continent est celui des établissements et lieux d'occupation divers, temporaires ou durables, portuaires, urbains ou ruraux, fortifiés ou non, dans lesquels ont ou auraient séjourné des migrants. Force est de constater que, depuis peu, les quelques sites sur lesquels se sont longtemps penchés les historiens ont été réexaminés et, pour la plupart, définitivement rejetés ou attribués à d'autres périodes. À commencer par le plus célèbre d'entre eux : le Hague-Dike, ce grand rempart de terre, long de 4 km, qui barre de part en part la péninsule de La Hague, à la pointe du Cotentin. En effet, sur la foi d'une minutieuse étude stratigraphique couplée à des datations radiocarbone, l'archéologue protohistorien Cyril Marcigny (Inrap) a clairement fait remonter son origine à la fin de l'âge du Bronze [Carpentier, Marcigny, 2015]. Le Hague-Dike n'a donc rien d'un ouvrage viking ni même franc, en dépit des affirmations répétées de Michel de Bouïard qui voulait y reconnaître le pendant d'un autre ouvrage de même nature érigé au VIII<sup>e</sup> siècle par les Danois, le Danevirke. L'enjeu consistait alors à prêter au Hague-Dike une fonction territoriale supposant implicitement l'annexion de la péninsule de La Hague par des colons nordiques. En effet, le médiéviste regardait le groupe scandinave comme une « société en migration », comprenant hommes, femmes et enfants, un « État provisoire », égalitaire et libre de tout lien de dépendance féodale vis-à-vis des souverains francs, prêt à s'établir dans une province « dépeuplée et dévastée » [Bauduin, 2012, p. 64]. Position que ses collègues scandinaves, Holger Arbman, de Lund, et Thorkild Ramskou, de Copenhague, abandonnèrent quant à eux dès 1952-1953. Michel de Bouïard quant à lui s'entêtera longtemps à entretenir ce « faux archéologique » qui devra sa postérité, un demi-siècle durant, à diverses publications grand public ou scientifiques.

Deux autres sites réputés « vikings », cette fois en Bretagne, ont également suscité des interprétations contradictoires. Le premier est une fortification circulaire, le « camp de Péran », fouillée dans les années 1980 sur la commune de Plédran, en Ille-et-Vilaine. L'occupation de ce camp, datée des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, se serait conclue par un violent incendie imputé aux Vikings, à l'origine de la vitrification du rempart (mais il pourrait aussi s'agir d'un acte volontaire). En outre figurent, au nombre des objets recueillis, des armes (fers de lance, épée,

umbos de bouclier) ainsi – et surtout – qu'une monnaie frappée en 905-925 à York, capitale du royaume viking du Danelaw. Tout ceci a conduit les inventeurs de ce site vers l'hypothèse d'une fortification viking [Nicolardot, Guigon, 1991], interprétation aujourd'hui mise à mal par l'origine locale reconnue à tous les artefacts, céramique, verrerie, armes et autres objets métalliques, excepté cette monnaie de York. La question reste ouverte : est-elle tombée de la bourse d'un Viking ou arrivée par d'autres chemins dans celle d'un Breton ? Un autre camp viking supposé, situé à Saint-Suliac, dans l'estuaire de la Rance, a lui aussi fait couler beaucoup d'encre, en grande partie à cause de sa situation très suggestive en zone inondable, au creux d'une anse abritée... Toutefois, cette hypothèse ne résiste pas davantage à la critique, aucune fouille n'ayant été pratiquée ni aucun objet viking découvert dans ce « camp », inventorié au xix<sup>e</sup> siècle au hasard de l'aménagement d'un parc ostréicole.

D'une manière générale, les nombreuses fouilles d'habitats ruraux des ix<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles menées depuis une trentaine d'années dans le nord-ouest de la France n'ont guère livré la moindre trace de la présence scandinave, tandis que l'archéologie urbaine reste muette en la matière. Aucune trace non plus dans l'emprise, fouillée dernièrement, de l'une des fortifications carolingiennes défendant l'accès au pont d'Alizay, dans l'Eure, construit par Charles le Chauve au cours des années 860-870 en vue d'interdire aux Vikings la remontée de la Seine vers Paris [Carpentier, Marcigny, 2013]. Il existe cependant une exception dans ce dossier : une céréale, l'avoine sableuse (*Avena strigosa*) présente au sein des assemblages carpologiques fournis par trois sites des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles d'Ille-et-Vilaine, dont le camp de Péran et deux établissements ruraux [Catteddu, 2001, p. 219-221 ; Burnouf, Catteddu, 2015, p. 113]. Or les botanistes situent le berceau de cette plante en Frise orientale, aux Pays-Bas et en Scandinavie, tandis que sa présence se manifeste au cours de l'âge viking en Allemagne du Nord ou en Angleterre. En revanche, aucune trace en Normandie, du moins pour le moment, où, quoi qu'il en soit, les sources écrites comme la toponymie confirment l'installation de migrants scandinaves ou anglo-scandinaves autour de l'an 900 et au cours du x<sup>e</sup> siècle [Musset, 1959, 1997 ; Fellows-Jensen, 2005]. Plus largement, les données archéologiques acquises à ce jour montrent que cette période a vu l'émergence de conditions favorables à l'installation de petits groupes de migrants, tout particulièrement au sein des espaces littoraux et

portuaires dont l'aménagement connaît un essor remarquable à partir des VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles [Carpentier, 2014a ; 2014b]. Or la toponymie révèle une empreinte nordique essentiellement associée à des espaces côtiers, en particulier estuariens, dont le plus important, la basse vallée de la Seine, semble avoir accueilli des immigrants nordiques au moins une ou deux décennies avant le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911), qui signe la fondation politique de la « première Normandie » [Bauduin, 2004]. Les travaux de Jacques Le Maho à Rouen et dans la Basse-Seine, croisant données archéologiques et toponymiques, montrent en effet que le relèvement de la cité, au lendemain des violents assauts qui la ravagent en 884-885, coïncide avec la réoccupation des bourgades portuaires désormais désignées par des noms norrois substitués à leurs anciennes appellations [Le Maho, 2005]. La ville où, rappelons-le, aucun indice matériel ne permet d'identifier une quelconque présence nordique aurait ainsi recouvré son statut et sa population, tandis que les migrants se seraient établis en aval jusqu'à la mer, dans les villages riverains du fleuve.

L'hypothèse est fort séduisante, ne serait-ce que parce qu'elle opère le lien entre les sources écrites, la toponymie et les quelques objets scandinaves ou supposés tels retrouvés dans le lit du fleuve. Car c'est en effet du lit des fleuves et des rivières que provient la grande majorité des objets scandinaves retrouvés sur le continent. Tout porte ainsi à croire que ces migrants supposés voyageaient léger, n'apportant avec eux que le strict nécessaire : des armes, quelques objets de parure ou de toilette, des bijoux ou monnaies, peut-être des céréales, sans oublier leurs bateaux dont les épaves font d'ailleurs défaut elles aussi... De manière générale, cette rareté des artefacts scandinaves semble résulter d'une acculturation extrêmement rapide. Il s'agit surtout d'armes, une dizaine de haches, épées ou fers de lance retrouvés à l'occasion de dragages dans le lit de la Seine, pour moitié d'origine scandinave, l'autre ayant été forgée sur le continent ou dans les îles Britanniques [Périn, 1990]. Quelques épées ont également été trouvées dans la Loire – notamment à Nantes – ou ses affluents [Tarrou, 2014, p. 34-35]. S'y ajoute depuis peu une remarquable collection d'armes vikings remontée du lit de la Charente par Annie Dumont et son équipe de plongeurs [Dumont, Mariotti, 2013], auxquelles se joignent une série très originale de lests de filet en plomb, moulés en forme de navires (« drakkars », bateaux saxons ou frisons ?), un anneau en argent et un poids de balance ouvragé typiques de l'âge viking, ainsi qu'une ancre

en fer datée des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles. Rien de comparable n'existe à l'heure actuelle en Normandie, pas plus qu'à Paris, qui fut pourtant assiégée quatre fois par les Vikings. On recense par ailleurs, en Normandie, quelques amulettes en forme de marteau de Thor [Moesgaard, 2009], un petit corpus de bijoux venus des îles Britanniques ou du nord de l'Europe continentale, ainsi qu'une modeste série de monnaies isolées. En effet, alors même que de nombreux trésors vikings, certains colossaux, ont été mis au jour dans les îles Britanniques, un seul et unique assemblage identifié comme tel a été publié pour la France : le modeste trésor de Saint-Pierre-des-Fleurs, dans l'Eure, enfoui vers 890 [Cardon *et al.*, 2008].

Quelques mots s'imposent au sujet des vestiges funéraires, quasi absents eux aussi du continent. Avouons toutefois d'emblée que ce dossier est encore loin d'être exploitable, faute d'avoir même été ouvert. Ne serait-il pas opportun d'envisager quelques prochaines investigations au sein de cimetières fréquentés au cours des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles ? Ces recherches se révèlent beaucoup trop exceptionnelles aujourd'hui, en Normandie comme ailleurs, pour qu'il existe la moindre chance réelle de mettre au jour des sépultures de migrants... Insistons cependant sur le fait qu'il s'agirait de sépultures chrétiennes, autrement dit postérieures à la conversion des Normands au début du x<sup>e</sup> siècle. Or le rite chrétien de l'inhumation nue explique probablement en partie la rareté des tombes vikings identifiées. À ce jour, une seule sépulture scandinave a été découverte en Normandie : en 1865, à Pîtres, dans l'Eure, non loin du pont d'Alizay, un ouvrier met au jour fortuitement des restes humains accompagnés d'une paire de fibules, typique des parures féminines scandinaves de la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle [Périn, 1990]. On ne sait rien de plus sur cette tombe, sinon qu'elle semble avoir été formée dans l'emprise d'un cimetière chrétien. Outre cette sépulture, la seule et unique tombe à navire de tradition viking retrouvée sur le continent ne provient pas de Normandie mais de l'île de Groix, en Bretagne. Il s'agit bien là d'une authentique tombe à navire de l'âge viking, mise au jour en 1906 sous un tumulus de pierre érigé lors des funérailles d'un grand chef. Il s'agirait de l'un des roitelets iro-norvégiens installés à Nantes entre 919 et 937, décédé et incinéré dans son navire, sur cette petite île bretonne, au terme d'une vie bien remplie dont rend compte la panoplie hétéroclite qui l'accompagne dans la mort [Price, 1989]. Force est de constater que cette tombe – la seule de ce type connue hors de la Scandinavie – est



l'exception qui confirme la règle. D'autant que deux autres prétendues sépultures « vikings », identifiées par Michel de Bouïard sur la plage de Réville, dans la Manche, ont connu le même sort que le Hague-Dike en devenant, après réexamen, d'authentiques cistes funéraires de l'âge du Bronze.

### *Perspectives nouvelles*

Tous ces éléments, quoique très lacunaires, convergent vers une même conclusion : le petit nombre des immigrants scandinaves. Si l'on fait abstraction des authentiques Vikings, qui n'ont pas fait souche sur le continent, seules quelques centaines de migrants scandinaves, peut-être un ou deux milliers au plus, se sont vraisemblablement établis dans la Basse-Seine entre la fin du IX<sup>e</sup> et le cours du X<sup>e</sup> siècle. En dépit de nos incertitudes, leur effectif ne fut jamais suffisant pour qu'il soit question d'une colonisation massive. Ces migrants se sont rapidement et complètement intégrés au substrat franc, à tel point que les fouilles d'habitats ne révèlent aucune trace de leur présence pas plus que d'architecture nordique, en dépit des poncifs ressassés par certains « reconstitueurs ». En fin de compte, l'empreinte laissée par ces migrants se résume presque tout entière à la toponymie, qui nous éclaire cependant sur un fait lourd de sens pour l'archéologie : leur installation préférentielle au sein d'espaces côtiers et estuariens, qui restent largement sous-représentés dans les opérations archéologiques en dépit d'un aménagement intense consécutif au développement touristique des années 1980. Il est d'autant plus significatif que l'héritage technique légué par ces migrants concerne, dans une large mesure, les domaines nautique ou halieutique, où certains mots norrois sont passés tels quels dans la langue française [Ridel, 2009].

Bien que très discrète, cette immigration scandinave sur le continent n'est donc plus un invisible archéologique. L'archéologie médiévale, grâce à l'apport considérable des fouilles préventives et à l'évolution, toujours en cours, des cadres épistémologique, méthodologique et professionnel qui régissent aujourd'hui la discipline, a su mener au cours des dix dernières années le recensement, la critique et le renouvellement de ses sources. Les progrès des méthodes de datation, de la numismatique ou des études environnementales, de même que les échanges entre spécialistes de différentes périodes et

disciplines ont permis la révision de la thèse colonisatrice d'après guerre, désormais obsolète. L'immigration scandinave n'est plus pensée désormais comme un « choc de civilisations », mais abordée à travers le prisme pacifié du comparatisme historique, en tant que processus anthropologique complexe fait de rencontres, d'échanges, en bref : d'accommodation réciproque [Bührer-Thierry, 2014]. Quant au questionnement archéologique, il n'est plus désormais cantonné aux seuls marqueurs d'ethnicité perçus à travers les styles artistiques ou les sépultures d'élites, mais s'étend à l'ensemble du champ culturel et technique ainsi qu'aux formes et modalités de l'occupation des sols, dans une perspective internationale et interdisciplinaire.

### Références bibliographiques

---

- BAUDUIN P. (2004), *La Première Normandie*, Caen, Presses universitaires de Caen.
- BAUDUIN P. (2012), « Michel de Boüard, un regard sur l'histoire de la Normandie médiévale », in *Visages d'un homme pluriel. Michel de Boüard*, Annales de Normandie, 62 (1), p. 61-72.
- BÜHRER-THIERRY G. (2014), « Affrontement, accommodation, médiation. Mémoire des Vikings et construction des identités à l'est et à l'ouest de l'Europe », in BAUDUIN P., MUSIN A. E., (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 417-422.
- BURNOUF J. (dir.) (2009), *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, Armand Colin (collection U).
- BURNOUF J., CATTEDDU I. (2015), *Archéologie du Moyen Âge*, Rennes, Inrap/Ouest-France.
- CARDON T., MCGAARD J. C., PROT R., SCHIESSER P. (2008), « Le premier trésor monétaire de type viking en France. Denier inédit d'Eudes pour Beauvais », *Revue numismatique*, 164, p. 21-40.
- CARPENTIER V. (2014a), « Dans quel contexte les Scandinaves se sont-ils implantés en Normandie ? », in BAUDUIN P., MUSIN A. E. (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, Caen, publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 189-198.
- CARPENTIER V. (2014b), « Du mythe colonisateur à l'histoire environnementale des côtes de la Normandie à l'époque viking. L'exemple de l'estuaire de la Dives (France, Calvados),

- IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles », in BAUDUIN P., MUSIN A. E. (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 199-213.
- CARPENTIER V., MARCIGNY C. (2013), « Un pont fortifié sur la Seine », in CARPENTIER V., LEVEAU P., *Archéologie du territoire en France. 8 000 ans d'aménagement*, Paris, La Découverte/Inrap, p. 28-29.
- CARPENTIER V., MARCIGNY C. (2015), « Traces et absence de traces. L'archéologie moderne face au paradoxe de l'implantation des Vikings en Normandie », *Nordiques*, 29, p. 25-43.
- CATTEDDU I. (dir.) (2001), *Les Habitats carolingiens de Montours et la Chapelle-Saint-Aubert (Ille-et-Vilaine)*, Paris, Maison des sciences de l'homme, collection Documents d'archéologie française, 89.
- DE BOÛARD M. (1956), « Le Hague Dike », *Cahiers archéologiques*, 8, p. 117-147.
- DUMONT A., MARIOTTI J.-P. (dir.) (2013), *Archéologie et histoire du fleuve Charente*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon.
- FELLOWS-JENSEN G. (1994), « Les noms de lieux d'origine scandinave et la colonisation viking en Normandie. Examen critique de la question », *Proxima Thulé*, 1, p. 63-103.
- FELLOWS-JENSEN G. (2005), « Les relations entre la Normandie et les colonies scandinaves des îles Britanniques à la lumière des noms de lieux », in BAUDUIN P. (dir.), *Les Fondations scandinaves en Occident et les débuts du duché de Normandie*, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 225-239.
- FONTAINE T. (2012), « Michel de Bouïard, un historien de la Déportation entre certitudes et inquiétudes », in *Visages d'un homme pluriel. Michel de Bouïard*, *Annales de Normandie*, 62 (1), p. 41-59.
- GILCHRIST R. (2009), « Medieval archaeology and theory. A disciplinary leap of faith », in GILCHRIST R., REYNOLDS A. (dir.), *Reflections. 50 Years of Medieval Archaeology, 1957-2007*, Society for Medieval Archaeology Monographs, 30, p. 385-408.
- LE MAHO J. (2005), « Les Normands de la Seine à la fin du IX<sup>e</sup> siècle », in BAUDUIN P. (dir.), *Les Fondations scandinaves en Occident et les débuts du duché de Normandie*, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 161-179.
- LEVESQUE J.-M. (dir.) (1996), *Dragons et drakkars. Le mythe viking de la Scandinavie à la Normandie, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Caen, Musée de Normandie.

- MCESGAARD J. C. (2009), « Deux bijoux vikings découverts en Haute-Normandie », *Annales de Normandie*, 59 (2), p. 133-141.
- MUSSET L. (1951), *Les Peuples scandinaves au Moyen Âge*, Paris, PUF.
- MUSSET L. (1959), « Pour l'étude des relations entre les colonies scandinaves d'Angleterre et de Normandie », in *Mélanges de linguistique et de philologie Fernand Mossé in memoriam*, Paris, Didier, p. 330-339.
- MUSSET L. (1965), *Les Invasions*, Paris, PUF, 2 vol.
- MUSSET L. (1997), « Les apports anglais en Normandie de Rollon à Guillaume le Conquérant (911-1066) », in *Nordica et Normannica*, Paris, Société des Études nordiques, p. 447-466.
- NICOLARDOT J.-P., GUIGON P. (1991), « Une forteresse du x<sup>e</sup> siècle : le camp de Péran à Plédran (Côtes-d'Armor) », *Revue archéologique de l'Ouest*, 8, p. 123-157.
- OLIVIER L. (2013), « Les racines nationales-socialistes de la refondation de l'archéologie médiévale en France. Michel de Bouïard (1919-1989) et Herbert Jankuhn (1905-1990) », *Antiquités nationales*, 44, p. 157-175.
- PÉRIN P. (1990), « Les objets vikings du musée des antiquités de la Seine-Maritime, à Rouen », in *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*, *Cahiers des Annales de Normandie*, 23, Caen, p. 161-188.
- PRICE N. (1989), *The Vikings in Brittany, Saga-Book of the Viking Society for Northern Research*, XXII, Londres, University College.
- QUELLIEN J. (2012), « Michel de Bouïard, le résistant », in *Visages d'un homme pluriel. Michel de Bouïard*, *Annales de Normandie*, 62 (1), p. 29-40.
- RIDEL É. (2009), *Les Vikings et les mots*, Paris, Errance.
- TARROU L. (2014), « Les Vikings en Bretagne et en Loire-Atlantique à la lumière des vestiges matériels », in RIDEL É. (dir.), *Les Vikings dans l'Empire franc*, Bayeux, Orep, p. 34-39.

